

LES CAHIERS DU BOSPHORE
VIII

THÉOPHILE GAUTIER
À CONSTANTINOPLE

*Lettres présentées
par
Jean Richer*



2021

SA

3558

ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL
1991

Éditions Isis
Şemsibey Sokak 10
Beylerbeyi 81210 Istanbul

Illustration de couverture :
Caricature de Gautier par H. Mailly,
(*Le Hanneton*, 1867).



LES CAHIERS DU BOSPHORE
VIII

THÉOPHILE GAUTIER
À CONSTANTINOPLE

Lettres présentées
par
Jean Richer

ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL
1991



215A 3558



Les lettres familières de Gautier, regroupées ci-après, éclairent le séjour de l'écrivain à Constantinople et une importante année de son existence.* Nous nous contenterons de l'évoquer ici brièvement.

Dans les lettres intimes de Gautier la part des impressions de voyage proprement dites est assez faible mais, à cause de leur ton familial, elles offrent un amusant contraste avec le livre sur Constantinople où apparaît un artiste objectif et parfois un peu solennel et, en outre, ces épîtres montrent l'exact état d'esprit de l'écrivain ; on aperçoit les embarras financiers et les complications sentimentales où il se débattait alors.

Gautier, peu soucieux de gaspiller les descriptions, revient plusieurs fois sur son horreur du papier blanc et renvoie ses correspondants aux feuillets futurs. Mais pendant son absence paraissait à Paris le recueil des *Émaux et Camées* et voilà que François Buloz demandait le remboursement des avances consenties sur *Le Capitaine Fracasse*, roman annoncé depuis 1838 (et qui ne fut publié qu'à partir de 1861).

Le drame sentimental de la vie de Gautier est bien connu : le poète vivait avec la cantatrice Ernesta Grisi, mère de ses enfants, mais aimait la sœur de celle-ci, Carlotta Grisi, la danseuse, créatrice de *Giselle* et de *La Péri*.

À la fin de 1851, le couple Théo-Ernesta connaissait de graves difficultés d'argent. C'est pourquoi, semble-t-il, Ernesta accepta de partir en tournée en compagnie d'un certain Stanislas Boisselot, frère du compositeur Xavier Boisselot ; un nommé Solié complétait le groupe.

*La série de lettres ici rassemblées reprend et complète une publication du *Mercure de France* de mars 1955 (une partie de cette correspondance avait été insérée dans le journal *Istanbul* du 6 février 1954). Avec l'aimable permission des conservateurs de la Collection Lovenjoul, nous reproduisons intégralement vingt-sept lettres de Gautier datant de 1852, ainsi que des extraits de lettres de ses correspondants à la même époque. Le sigle Lov. renvoie aux deux tomes de l'*Histoire des œuvres de Théophile Gautier* (réimp. Slatkine de l'édition de 1887), par Spoelberch de Lovenjoul.

Le *Journal de Constantinople* du 4 janvier 1852 annonçait l'arrivée, en date du 1^{er} janvier, par le bateau à vapeur *Alexandre*, capitaine Giraud, en provenance de Marseille de : « Ernest (*sic*) Grisi artiste français, Stanislas Boisselot français, Martin-Joseph Solié, rentier français. »

Ernesta avait emmené avec elle sa fille cadette Estelle Gautier, surnommée *Monstre Vert*. Gautier se trouvait retenu à Paris par la nécessité de terminer le récit de son voyage en Italie (qui, d'ailleurs, demeura toujours inachevé), par le *Salon* dont il rendait compte à chaque printemps, par la mise au point des *Émaux et Camées*, enfin par le désir de voir plus commodément ses maîtresses, l'actrice Alice Ozy et, surtout Marie Mattei, l'Italienne passionnée dont il était l'amant depuis octobre 1849.

En juin 1851 avait paru l'édition définitive du *Voyage en Orient* de Nerval. Constantinople était à la mode en France. La question d'Orient, changeant d'aspect suivant les alliances, les traités, la politique des puissances, demeurait toujours actuelle, en attendant que les visées russes sur les Détroits n'amenassent l'alliance de la France avec l'Angleterre (1853), prélude à la Guerre de Crimée.

Il était convenu que Théophile rejoindrait Ernesta le plus tôt possible. Mais la cantatrice n'étant pas payée par Boisselot, Gautier dut bientôt lui envoyer de l'argent. Nous n'avons trouvé dans le *Journal de Constantinople* de cette période aucune mention des concerts organisés par Boisselot, ce qui indique au moins qu'ils ne firent pas l'objet d'une publicité très active !

Avant de quitter Paris, l'écrivain y eut, durant quatre jours, la compagnie de Marie Mattei, arrivée dans la capitale le 4 juin.

Gautier partit le 9 juin et arriva à Marseille le lendemain. Il s'y embarqua le 11 juin sur le *Léonidas* ; le navire, d'après les lettres de Gautier et le récit de son voyage, fit escale à Malte, à Syra, au Pirée et à Smyrne.

Le séjour de l'écrivain à Constantinople se prolongea plus longtemps qu'il n'avait prévu, parce que semble-t-il, le prix du billet de retour était plus élevé qu'il n'avait cru. Une des raisons qu'il donne à la prolongation de son séjour est qu'il attendit le *Charlemagne*. En effet, l'arrivée de ce navire de guerre français, l'un des premiers bateaux de guerre à propulsion à hélice, commandé par M. Rigault de Genouilly fit sensation à Constantinople, à la fin du mois de juillet

1852. À son bord se trouvait l'ambassadeur Lavalette.*

Pour gagner l'argent nécessaire au paiement de son voyage de retour, Gautier se mit au travail, courageusement mais sans joie. Cela peut expliquer, pour une part, ce qu'il y a d'un peu laborieux parfois dans *Constantinople* ; et Gautier a pu être gêné aussi par la trop grande proximité dans le temps de l'édition définitive du *Voyage en Orient* de Nerval.

Au mois d'août il eut la joie de lire le bel article de Paul de Saint-Victor sur *Émaux et Camées*, paru dans *Le Pays* du 26 juillet.

Il ne quitta Constantinople que le 28 août, par le bateau du Lloyd autrichien *Imperatore*, se rendant à Trieste sous le commandement du capitaine Knifetz. Après une brève quarantaine à Syra, il prit place sur l'*Arciduca Lodovico* qui le transporta au Pirée. Il passa quatre jours au Pirée et à Athènes, puis, par un autre bateau, gagna Trieste. Du 14 au 22 septembre il se trouva à Venise, où lui parvinrent 500 francs envoyés par Cormenin, qui lui permirent enfin de regagner Paris, où il arriva dans les derniers jours du mois de septembre.

Après un procès très parisien, les affaires de l'écrivain avec Buloz furent arrangées grâce à une intervention du banquier Mirès qui désintéressa la *Revue des Deux Mondes*, en versant pour le compte du poète une somme de 1.300 francs, ainsi que l'a raconté Spoelberch de Lovenjoul.

Il est à peine besoin de souligner que, dans la vie et la carrière de Gautier, l'année 1852 revêt une importance capitale, puisque c'est à la fois celle de la publication des *Émaux et Camées*, recueil sur lequel repose, pour l'essentiel, sa gloire de poète, et celle où son séjour sur les rives du Bosphore lui inspira le beau volume sur *Constantinople*.

Jean RICHER

*Voir les documents regroupés dans le chapitre V de nos *Études et recherches sur Théophile Gautier prosateur*, Paris, Nizet, 1981. (Rappelons, d'autre part, que le volume *Constantinople* est publié par Jacques Huré aux Éditions Isis d'Istanbul).

THÉOPHILE GAUTIER À ERNESTA GRISI*

Ce 17 février 1852

Ma chère Ernesta

*J'interromps une histoire que je fabrique pour t'écrire. Si ma lettre partait demain cela la retarderait de 10 jours — excuse-moi si elle n'est pas longue. Du Camp t'écrit pour te mettre en rapport avec un secrétaire d'Ambassade qui va à Constantinople et qui peut t'être utile. Je t'enverrai par le prochain courrier une recommandation pour l'ambassadeur de Russie qui pourra te servir à présent et pour plus tard. Mon bon petit cœur, comme je suis heureux de te savoir admirée, fêtée, appréciée comme tu le mérites — si quelque chose pouvait me faire oublier le chagrin d'être séparé de toi, ce serait ton succès. Mais chassons les idées mélancoliques d'absence pour ne penser qu'à notre réunion. Je prends toutes mes mesures pour te rejoindre. Si tu restes à Constantinople j'y passerai l'été avec toi, si tu reviens nous ferons le voyage ensemble, accomplissant ainsi un désir que notre pauvreté ne nous a pas permis encore d'accomplir car lorsque l'un arrive l'autre s'en va et il me serait bien doux de voir un beau pays avec toi. Comment vont tes affaires d'argent : le Boisselot t'a-t-il payé exactement ? dis-moi tout cela, s'il survenait quelque embarras, le Boisselot de Ne touchez pas à la reine** payerait, car il sait que je ne t'ai laissée t'embarquer que par la confiance qu'il m'inspire, donne-moi tous ces détails pour que je sois tranquille car tu sais que je ne vis pas lorsque tout ne va pas bien de ton côté ; absente ou présente ta place est gardée dans mon cœur où tu es entrée pour toujours — ne te fatigue pas trop et soigne ta chère santé — moi je me porte très bien et je regarde pousser ma barbe qui commence à devenir assez touffue — me reconnaîtras-tu lorsque j'arriverai là-bas et oseras-tu*

*Registres de la collection Spoelberch de Lovenjoul (qui apparaîtront dans la suite des notes sous le sigle S.L.) C. 475, folios 20, 20bis, 21. La collection se trouve à présent à la bibliothèque de l'Institut de France.

**Xavier Boisselot, né à Montpellier en 1811, mort à Paris en 1893. Élève de Fétis et de Lesueur. Auteur de *Ne touchez pas à la Reine* (1847) et de *Mosquita la sorcière* (1851). Il devait, par la suite, s'occuper à Marseille, de la maison de musique que dirigeait son père.

[barré : emb..] *baiser sous leur poil ces joues que tu as laissées imberbes, ne ferai-je pas peur à Monstre vert—les uns disent que je suis moins bien ainsi les autres assurent que je suis mille fois mieux—tu jugeras et ta décision sera suivie, j'ai remonté un peu ma garde-robe et je suis bien habillé pour la première fois de ma vie—le tailleur de Du Camp m'a fait des hardes qui me vont, un pantalon noir, un gris, une redingotte (sic) et deux gilets—c'est assez chic et je regrette fort que tu ne me voyes pas ainsi, tu aurais envie de moi et je ne te tiendrais pas rigueur car j'ai une envie folle de me fourrer bien profond dans ton cher petit corps—quand je suis seul et que j'y pense il me prend des désirs fous et si je n'allais pas aussitôt courir les rues je ne sais trop ce qui arriverait ; enfin on n'est pas dans ce monde pour son agrément et il faut vivre au milieu de ses ennuis, séparé de tout ce qui vous plait—pour changer de style Judith va très bien elle devient gentille et douce elle lit couramment—commence à écrire et sera une bonne petite fille—rien de mauvais ne peut sortir de toi mon cher ange—la vie est si monotone ici que je n'ai pas grand'nouvelles à te dire—les Lhomme vivent couci couci très ennuyés l'un de l'autre*—la présidente prospère, Bébé est fort mélancolique** Boissard a demandé Mlle Brutta en mariage*** Elisa fume et met des bracelets magnifiques, la négresse Barbotte dans la misère† Cormenin fait trois mille questions l'heure et m'aime plus*

*Gautier et Gérard de Nerval rencontrèrent Adolphe et Regina Lhomme en juin 1849, sur le bateau à vapeur qui les conduisait à Londres. Gautier devint fort intime avec Mme Lhomme (née Reine-Félicité Courtet). Voir le commentaire de Mlle Madeleine Cottin au poème d'*Émaux et Camées* intitulé *Camélia et pâquerette* dans son édition (Minard, 1968) avec, p. 179, la reproduction d'une miniature représentant Regina Lhomme. Voir aussi les lettres de Gautier publiées par H. Boucher dans le *Mercure de France*, 1^{er} juillet 1914.

**Mme Savakien - (Aglaé-Joséphine), dite Sabatier, "la Présidente", habitait au 4 de la rue Frochot. On a beaucoup écrit sur ses relations avec Baudelaire (voir : Fr. Porché : *Baudelaire et la Présidente* ; A. Billy : *La Présidente et ses amis* ; E. et J. Crépet : *Baudelaire* (1919). Elle recevait les artistes et les poètes, son amant en titre vers 1852 était le financier Alf. Mosselman. Comme l'a fait remarquer J. Crépet, les ordurières *Lettres à la Présidente* de Th. Gautier ont beaucoup nui à sa mémoire. Sa sœur Adèle était surnommée "Bébé".

*** Sur le peintre Boissard voir ci-après n. 89.

†Mlle Cottin, consultée par nous, pense qu'il doit s'agir d'Élisa Félix, plus connue sous le nom de Rachel (1820-1858), qui était amie de Gautier. La notice nécrologique que Gautier donna au *Moniteur*, le 11 janvier 1858, est recueillie dans les *Portraits contemporains*, pp. 423-428 ; un paragraphe y évoque Rachel dans la vie privée. Voir l'anecdote sur le peu de poitrine de Rachel, narrée par Gautier, et que rapporte Judith Gautier (*Le Second rang du collier*, p. 166) : « Les hommes n'aiment que les nourrices. » La négresse, c'est probablement Jeanne Duval ; en 1852-1853 se situe une période particulièrement orageuse de ses relations avec Baudelaire, qui rompit avec elle durant plusieurs mois.

qu'un frère ce que je lui rends — Gérard a fini sa convalescence — il recommence à trotter sur le pavé de Paris* Turgan est toujours cette grande vache que tu sais — ta mère est venue (sic) me voir elle va bien et porte ses cheveux en boucles comme Mlle Araldi,** Louise te remercie d'avoir travaillé à son col et prend les intérêts de la maison jusqu'à l'avarice. Nous voulons que le coup de sonnette du créancier n'ait plus lieu quand tu reviendras afin que tu jouisses du bonheur tranquille qui t'est nécessaire pour rire et montrer tes jolies petites dents qui me mordent le cœur lorsque j'y pense c'est à dire bien souvent .

adieu mille baisers à toi et à monstre vert.

Théophile Gautier

*

* *

Dix jours plus tard, les inquiétudes trop bien fondées de Théo se précisaient :

*Nerval était sorti deux jours auparavant de la maison de Santé municipale (Maison Dubois). Il y avait séjourné depuis le 23 janvier.

** Julien Turgan, (1824-1887) journaliste, passionné de locomotion aérienne, devient, vers cette époque, co-directeur du *Moniteur*, avec Paul Dalloz. (C'est là que Gautier écrira, après sa rupture avec Girardin.) Judith Gautier a donné de Turgan un portrait peu flatté : « Trapu, nerveux, brutal, mal embouché [...] Turgan avait étudié la médecine et affectait les allures et le parler d'un carabin ; il était très autoritaire, violent et vaniteux, mais bon garçon tout de même. » Et elle oppose à sa vulgarité la distinction de Dalloz, l'autre directeur du *Moniteur*. (*Le Second rang du collier*, 1909, p. 18). Gautier parle de Mlle Araldi danseuse milanaise devenu tragédienne, dans un compte-rendu de la représentation du *Tibère* de Marie-Joseph Chénier au Théâtre-Français en janvier 1844 (H.A.D., III, 148) ; dans cette pièce elle tenait le rôle d'Agrippine.

THÉOPHILE GAUTIER À ERNESTA GRISI*

Monsieur
 Monsieur Boisselot
 pour remettre à Mme Ernesta Grisi
 à Constantinople
 Turquie**

Voie de mer

Paris 27 février 52
 (cachet de la poste)

Chère mignonne

tu m'écris bien exactement et je te remercie de cette preuve d'affection une lettre de Constantinople c'est huit jours de gaieté et de bonheur pour moi — tous les détails que tu m'as donnés sur ta vie m'ont bien intéressé. Je puis ainsi lorsque je pense à toi me rendre compte de l'endroit où tu es, de la façon dont tu passes ton temps et cela me console un peu de ton absence. Seulement il me semble que tu n'es pas trop bien installée et que tu es loin d'avoir toutes tes aises les concerts ne vont pas, dis-tu, mais j'espère qu'on te paye exactement, écris-moi cela par ta première lettre, et si le carême a remis un peu la musique en honneur dans la ville des Turcs. S'il te fallait de l'argent si ce que tu gagnes ne te suffisait pas pour vivre confortablement toi et mon petit monstre vert fais le moi savoir et je t'en enverrai car tu sais que [pour toi je sais vaincre ma paresse et que je n'ai plus horreur des pattes de mouches lorsqu'elles trottent pour ton bien être.] Je veux que tu ne te refuses rien et que tu soignes ta chère santé comme la chose qui m'est la plus précieuse au monde — n'aie pas de timidité avec moi sur ce chapitre ma vie, mon amour, tout ce que j'ai est à toi et tu peux en disposer— ainsi c'est convenu une fois pour toutes si tu as besoin d'une monnaie supplémentaire, dis-le sans crainte—je travaille et j'acquitte les dettes— je ne dois plus qu'un louis à Philoxène Boyer[†] sur les centfr. qu'il

*Ibid, f^{os} 16, 16 bis, 17. Avec la mention : « Achetée à Toto [Gautier fils] en 1889. »

**S.L. : C 475, enveloppe f^o 18.

[†]Sur Philoxène Boyer, (1827-1867) "mort de vieillesse à quarante ans" après avoir dilapidé une petite fortune, voir les notes de Charles Asselineau publiées par M. Cl. Pichois (Baudelaire et Asselineau, 1953). Th. Gautier lui consacra une notice nécrologique dans le *Moniteur* du 19 novembre 1867, reproduite dans *Portraits contemporains*. On y lit, p. 155 : « ...nous le trouvâmes à Londres vivant de la vie anglaise pour bien s'imprégner du sentiment shakespearien et en mieux comprendre le sens intime etc ... » Tous les

nous a prêtés à Londres pour que tu puisses courir en poste près de notre petite malade et à force d'acomptes j'aurai bientôt fini d'éteindre toutes les notes — je ne dois pas un sol à Louise et je tache de me tenir au courant, j'ai des habits neufs des pieds à la tête la moitié de la note est payée 100 f. j'ai donné 40 francs à l'ancienne maîtresse de pension de Judith — le teinturier est soldé entièrement ; l'encadreur Nou-nou diminue beaucoup ; la nouvelle note de la blanchisseuse il ne reste plus que 125 sur l'ancienne. Il n'y a plus que 60 francs à donner à Thirial.* Je te dis tout cela quoique ce soit un peu drôle dans une lettre mais je sais que cela te tracassait beaucoup — je paye 25 F à Semen par mois pour Lelorieux** et tout cela avec des feuilletons diminués de plus d'un tiers. Tu vois que je ne me retourne pas trop mal. Ma dépense personnelle consiste en quelques cigares de deux sous — et je trotte comme un lapin tantôt sur un pied tantôt sur l'autre. Mais dans tout cela je suis soutenu par un espoir celui de t'aller rejoindre à Constantinople dans quelques mois ; avec cela en perspective toute privation m'est douce, tout travail agréable. Je partirai probablement après le Salon dans les premiers jours de mai et je serai là-bas pour le beau temps il n'y aura plus de crotte dans les rues et je te ferai voir la ville, j'ai la méthode de Duprez*** je cherche celle de Mme Damoreau que je t'enverrai lorsque je me la serai procurée l'on t'enverra la Revue**** depuis le commencement pour ton Monsieur. Elle va du reste très bien et j'espère qu'elle nous fera vivre de nos rentes un peu plus tard. Judith que j'ai vu (sic) hier est un peu paresseuse et joueuse mais bonne fille et belle comme un ange. Je lui ai parlé de toi et de sa petite sœur et elle est devenue toute rouge et m'a très fort embrassé. Ta mère va bien et porte des boucles anglaises. — Louise te remercie de tout son cœur pour la peine que tu as prise à lui broder son col et le bon souvenir que tu gardes d'elle — mes amis sont charmants et tachent de te remplacer tant qu'ils peuvent. Du Camp me dorelote (sic) comme un enfant Louis vient me

contemporains ont conservé un souvenir ébloui des improvisations de Ph. Boyer, spécialement de celles concernant l'œuvre de Shakespeare.

*En 1852 on trouve un Thirial, médecin, 36, rue du Bac.

**Lelorieux (Vor : pour Victor ?) sans doute le carrossier demeurant 2, avenue des Champs-Élysées.

*** Le chanteur Gilbert-Louis Duprez (1806-1896) fut professeur au Conservatoire de 1842 à 1850, il était l'auteur d'une méthode de chant. Mme Laure Cinthie Montalant, dite Damoreau-Cinti (1801-1863) fut professeur au Conservatoire de 1844 à 1856. Elle avait publié une *Méthode de chant* en 1849. Gautier lui a consacré un article dans le *Figaro* du 13 décembre 1837, recueilli dans *Portraits contemporains*.

**** *La Revue de Paris*.

voir tous les jours et passe presque toute sa vie avec moi, la présidente et toute la bande de la rue Frochot sont très gentils pour moi et demandent avec intérêt de tes nouvelles tu n'es oubliée de personne et l'on te souhaite mille prospérités. Reyer galope comme un chat maigre ses moustaches s'allonge (sic) et il te présente ses civilités amicales et musicales ainsi que tous les amis — mais tout cela ne remplace pas ta petite visite du matin et tes petits reins sur mon ventre quand nous lisons les journaux je te baise sur toutes tes bouches et t'aime de corps et d'âme — embrasse bien la petite et dis lui que son parrain Cormenin lui garde de beaux joujoux pour quand elle reviendra à Paris.*

Théophile Gautier

écris moi le jour de départ des bateaux de Constantinople afin que je sache à peu près le jour d'arrivée de tes lettres.

*

* *

C'est à Maxime Du Camp que Gautier demanda de l'aider ; il lui écrit vers le 20 mars :

THÉOPHILE GAUTIER À MAXIME DU CAMP**

[19 ou 20 mars 1852]

Mon cher Maxime,

Je reçois une lettre d'Ernesta qui me désole : elle est en procès avec son impressario (sic) qui ne la paye pas et quoiqu'elle ait gagné

* Le musicien marseillais Ernest Rey, dit Reyer (1823-1909) ; collaborateur de Gautier il fit en 1850 la musique du *Selam*, en 1858 celle de *Sacountala*.

** Bibliothèque de l'Institut, papiers Du Camp, Ms 3749. et S.L. ; C 486, f^{os} 249-250 (copie). Publication de "Florence" dans *le Pays* 28 janvier, 13 février, 13 mars 1852 (Lov. I 1156 bis)

l'autre emploie toutes sortes de moyens dilatoires qui font qu'elle reste sans argent. Je dois toucher samedi en huit cinq cents francs que je voulais lui envoyer pour l'aider à sortir d'embarras mais cette date ne concordant pas avec le départ des bateaux elle ne pourrait recevoir cette somme qu'à la fin d'avril. Peux-tu me prêter ou me faire prêter en l'empruntant comme pour toi ces cinq cents francs jusqu'à samedi ?

Je serais à temps pour le départ du 1^{er} à Marseille ; si je les avais mardi ou mercredi elle les aurait le 15 avril. Je ne demanderais pas ce service pour moi, mais juge de l'angoisse de cette pauvre fille à quatre cent lieues de son pays, toute seule avec un enfant. Quinze jours de gagnés, c'est quinze jours d'enfer de moins. Ces cinq cents francs sont le prix de cinq feuilletons sur Florence qui passent l'autre semaine au Pays. Les deux de cette semaine sont promis à différents créanciers urgents. Ne parle de ceci à personne ; je te dirai pourquoi.

Tout à toi de cœur et un mot de réponse

Théophile Gautier

*Passé un peu à l'imprimerie. Le n° va mollement. Les vers sur Avril de Léon Noël n'ont pas été remis à la composition.**

*

* *

Pour remercier Du Camp de lui avoir prêté la somme demandée, Gautier lui adressa un charmant billet :

THÉOPHILE GAUTIER À MAXIME DU CAMP**

Ce mardi 23 mars 1852

Cher Maxime,

Je te remercie non du service, mais de la grâce avec laquelle tu me l'as rendu, et surtout de la dernière phrase de ton billet. Je l'ai mis dans

*Ces vers ne semblent pas avoir été insérés dans la *Revue de Paris*, dont s'occupaient Gautier et Du Camp.

**Bibliothèque de l'Institut, papiers Du Camp, Ms 3749 et S.L. ; C 486, f° 251 (copie).

mon coffre de laque comme une lettre d'amour au tiroir des italiennes, avec Carlotta, Ernesta et la Mattei, c'est-à-dire parmi ce que j'ai le plus aimé et ce que j'aime le mieux. Tu es le seul homme admis dans cette boîte sacrée.

*

* *

THÉOPHILE GAUTIER À ERNESTA GRISI*

[fin mars 1852]

Ma chère amie

j'ai le bonheur de pouvoir t'envoyer plus tôt que je ne le pensais les 500 francs que je te réservais : quelle joie de te tirer d'embarras ! Tu n'as qu'à toucher le mandat à la poste, rien n'est plus simple. J'ai fait écrire Reyer à Xavier Boisselot pour qu'il sache la belle conduite de son frère — je ne l'ai pas fait moi-même parce que cela aurait pu le gêner devant moi. Voici quel est mon plan. Je partirai vers le milieu de mai, aussitôt après le Salon. Je t'enverrai 300 f. par mois jusqu'à mon arrivée à Constantinople où nous passerons l'été ensemble. Il est inutile que tu reviennes au moment où je m'en vais. Si tu étais à Paris pendant mon voyage il faudrait que je te laisse de l'argent ; autant le dépenser là-bas tous les deux [barré : ensemble, nous aurons de plus le plaisir si rare] [barré : maintenant] de nous posséder à notre aise dans un beau pays — tu as dû recevoir des lettres de moi qui t'avertissent d'aller chercher celle-ci poste restante c'est plus sûr : pauvre cher amour dans quelle rage et quelle désolation tous ces contretemps m'ont jeté ; enfin nous vaincrons le sort et ma présence détruira ce guignon endiablé ; crois en moi comme en Dieu je ne te manquerai jamais (dans aucun sens) mon cœur mon corps ma vie sont à toi — adieu, chère Nini, je ne t'écris que quelques mots une grande lettre précède celle-ci et j'aurais peur si j'en mettais plus long de ne pas arriver pour le départ de Marseille — j'espère que tu pourras te faire ton collier de sequins, tu me permettras d'y en ajouter quelques-uns je te baise partout. Mille caresses à Estelle.

*S.L. ; C 475, f° 19.

tout le monde va bien

adieu mon âme

Théophile Gautier

*

* *

Le 15 avril, Ernesta mandait à Gautier :*

Mon cher petit bibi,

Je t'envoi M. Solié qui te racontera bien de chose entre autre qui est fort triste d'être dans un pays étranger sans argent et lui plus que d'autres peut en parler en istoire de cause il te racontera tous les cancans et désagrément passé ensemble dans ce pay, puisque c'était lui mon avocat, mon conseiller et mon defenseur dans bien des choses ; du reste on me l'as donné aussi pour amant [...] le monde est bien méchant et stupide [...]

Je croi mon petit chat que tu ferait bien quant tu part de fermer complaitement la maison etc...

*

* *

A cette lettre Gautier répondit le 7 mai :

*ibid, f^{os} 90, 90 bis, 91.

THÉOPHILE GAUTIER À ERNESTA GRISI*

Ce 7 mai 1852

Ma Chère Ernesta

Je suis content que tu aies reçu le mandat de la poste cela me soulage d'une grande inquiétude garde l'argent des abonnements je les paierai à Paris cela revient au même.

Je ne puis t'écrire encore le moment précis où j'arriverai mais ce sera du 15 au 25 juin, à moins d'empêchemens que je ne puis prévoir — je t'enverrai une lettre encore de Paris et puis si tu n'en reçois plus ne t'inquiète pas c'est que je suis en route ; je m'arrange pour passer l'été là-bas avec toi et revenir ensemble à l'automne. Nous nous installerons gentiment et je travaillerai près de toi.

Je te porterai les petites médailles de Ste Geneviève que tu demandes — il me semble que tu m'annonces dans ta lettre un bonnet grec et un collier de pièces d'argent pour Judith je ne les ai pas reçus encore — quant aux cancans dont tu parles n'y fais pas attention, il faut bien que les imbéciles disent quelque chose et comme ils n'ont pas d'idée ils disent des méchancetés — je vais avoir trois semaines dures à passer mais quand je verrai le bleu de la mer au bout de laquelle tu m'attends tout sera oublié.

Je me porte très bien, j'ai un peu maigri et ma barbe a beaucoup poussé j'espère pourtant que tu me reconnaîtra et que tu ne feras aucune difficulté pour me recevoir dans tes petits bras chéris — je serai bien aise de renouer connaissance avec mon petit ami, et de voir si son poil a poussé depuis que je ne le tripote plus à la fin il faut bien que nous soyons un peu heureux nous qui n'avons jamais fait de mal à personne et qui n'avons pas plus de fiel que des pigeons — nous ferons de petits voyages autour de Constantinople aux eaux douces d'Asie à Buyuk-dere et autres endroits charmans, nous jouirons un peu l'un de l'autre ce qui nous est si rarement arrivé depuis ce maudit bouleversement de février et je tacherai de te faire du bonheur pour tous les ennuis que tu as eu à souffrir. Soigne bien ta santé ne te prive de rien ne ménage pas sur ta vie qui est la mienne. J'arriverai bientôt et je paierai ce que tu devras — que je vous trouve toutes les deux toi et mon cher monstre vert fraîches

*ibid, f^{os} 20, 20 bis, 21.

roses et bien portantes Gérard est parti pour Copenhague dans un état de cervelle assez peu rassurant mais guéri physiquement du moins en apparence* — un de mes bons amis de collègue Eugène de Nully** vient de mourir dans une maison de fous où il était enfermé depuis sept ou huit ans — cela m'a fait beaucoup de peine quoique la mort soit préférable à la folie. Quant à moi ma cervelle tient bon et je crie un peu moins la nuit ma chanson de cauchemar. C'est heureux puisque je ne t'ai plus là pour m'éveiller et me rassurer par de douces paroles, je diminue ma nourriture autant que je peux et je m'en trouve très bien Bébé a un monsieur qui lui a meublé un appartement rue d'Aumale, 27 près de l'ancienne maison de Mr Lingay et qui lui donne assez d'argent ; ce mariage morganatique est fait depuis quinze jours environ ; la Présidente est peut-être un peu jalouse du succès de sa sœur mais elle fait bonne mine à mauvais jeu et continue à se décolleter jusqu'au nombril et à faire des cabrioles sur les divans. Elle est du reste toujours charmante pour moi et la meilleure personne du monde elle demande souvent de tes nouvelles avec intérêt. Aussandon a perdu son frère le médecin — je le vois inégalement il se vexe ou se dévexe on ne sait pas pourquoi — encore un toqué celui-là.*** Maxime et Cormenin sont pour moi comme des frères, c'est à dire comme devraient être des frères ils me gatent me choyent et font tout ce qu'ils peuvent pour m'être agréable. Turgan a rompu avec la Klein**** mais depuis il a l'air d'une âme en peine court comme un rat empoisonné et il ne fait rien qui ait le sens commun je crois que ce sacrifice était au dessus de ses forces.

Mosselman paraît avoir de la Présidente par dessus les épaules et on dit même qu'il a une autre maîtresse. Alice joue le rôle de page dans la Vie de Bohême et Mme Herz se met du blanc par amour du pastel. Voilà à peu près les nouvelles, — je vais donc aujourd'hui à Montrouge chez mon père j'y verrai notre belle Judith qui va toujours très bien et qui s'adoucit beaucoup comme caractère ta mère est partie pour la Russie faire son rôle de Reine douairière : adieu cher amour, ne m'oublie pas

*Nerval partit pour la Hollande vers le 6 mai, sans doute en compagnie d'Arsène Houssaye.

** Eugène de Nully avait été le condisciple de Gautier et de Gérard au collège Charlemagne. Dans son *Théophile Gautier*, E. Bergerat a publié (pp. 280-288) dix lettres de Gautier à E. de Nully.

*** Le frère du Dr. Aussandon devint effectivement fou.

**** La Klein était peut-être la femme de l'acteur du Gymnase de ce nom. Alice est Alice Ozy. Mme Herz probablement la femme du pianiste et compositeur Henri Herz (1806-1887) qui avait ouvert à Paris une salle portant son nom.

trop malgré l'absence et prouve moi que le proverbe italien lontano degli occhi, lontano del cuore n'est pas vrai — je te baise partout comme au bon temps qui va revenir car je t'aime mille fois plus que le premier jour

à toi

Théophile Gautier

*

* *

Pendant quatre jours, juste avant son départ il eut à Paris la compagnie de Marie Mattei qui, le 30 mai, lui avait écrit, alors que les deux amants arrangeaient cette rencontre : « Ne te fais pas de rêves malheureux et songe que nous avons cette vie et l'éternité pour nous aimer. » Elle arriva à Paris le 4 juin Gautier quitta la capitale le 9 et arriva à Marseille le 10.

THÉOPHILE GAUTIER À SON PÈRE*

*à Monsieur Monsieur Gautier 63 route de Chatillon au grand Montrouge lès Paris. France***

Mon cher papa,

Je suis arrivé très bien portant à Marseille après un voyage des plus rapides — je n'avais pas fini et il a fallu travailler jusqu'à la dernière heure. J'ai vu ta sœur à Avignon un instant. Elle va bien et te dit bien des choses. Le temps est superbe, la mer est comme d'huile et la traversée se fera sans trop dégueuler si cela continue. Embrasse Lili, Zoé et Judith pour moi et dis bien des choses à Eugénie, Toto Blanc et les autres insulaires de Montrouge

*ton fils errant
Théophile Gautier
ce 10 juin 1852 Marseille*

*S.L. ; C 472, f° 148.

**Ibid, f° 150, enveloppe.

Le lendemain il accordait une pensée et une lettre à l'actrice Alice Ozy.

THÉOPHILE GAUTIER À MADEMOISELLE ALICE OZY*

Marseille, ce 11 juin 1852

Chère Alice,

Je t'écris ce mot de Marseille au moment de m'embarquer sur le Léonidas pour te dire en esprit et en cœur un adieu que je n'ai pu te dire en personne, tant j'ai été pris dans les derniers moments et par mon Salon et tous les tracas inséparables d'un départ. Ne m'en veuille donc pas d'une faute qui ne vient ni d'une négligence ni d'un oubli, comme tu vois, et laisse-toi baiser, sur le papier, ta jolie petite bouche et ta gorge aux bouts roses par ton vieil ami qui te souhaite santé, prospérité, fortune et même un peu d'amour (pas beaucoup).

Adieu chère ; aime-moi et pardonne moi

Théophile Gautier

*

* *

Il écrivait aussi à Cormenin :

THÉOPHILE GAUTIER À LOUIS DE CORMENIN**

Marseille, 11 juin 1852

Mon cher Louis,

*Je suis arrivé très rapidement et je n'ai pas couché à Lyon, prodige que la sen'ora seule aurait pu me faire accomplir*** et me voilà à*

*S.L. ; C 488, f° 232, copie avec la mention : « l'autographe chez Mlle Ozy. »

**S.L. ; C 486, f°s 139-140, copie avec la mention : « l'autographe chez M. Roger de Cormenin. »

*** Voir *Lettres de Marie Mattei à Louis de Cormenin et à Théophile Gautier*, édition Eldon

Marseille depuis quelques heures. Ma place est retenue sur le *Léonidas*, capitaine Payen ; c'est assez grec j'espère. Il fait un temps splendide et l'on marche au milieu d'une rangée de Loubon blancs* et bleus pulvérulents de lumière et pullulant de chèvres. Que cela me semble étrange d'être en route sans toi et sans M [attei], c'est à dire sans mon esprit et sans mon cœur. Je n'ai eu le temps que de faire douze stances de ma pièce de vers.** Je finirai en mer et j'enverrai de Malte. J'ai été perpétuellement dérangé par des gens de connaissance. Dis à Maxime le très cher que ses photographies se prélassent sur la Cannebière : j'ai la Mosquée d'Omar à Jérusalem au vitrage de Camoin. La Revue de Paris est très goûtée ici ; c'est la seule qu'on lise au Cercle de l'Orient et je l'ai vue chez plusieurs libraires. Dis à Louise, quand tu la verras, que je suis en bon état et que j'ai fait bonne route ; exprime aussi à P. de Saint-Victor mes sentimens les plus affectueux et recommande lui de travailler pour nous, afin de l'opposer à l'envahissement des fadaïses
genre Houssaye

Tout à toi de cœur

Théophile Gautier

Ecris-moi à Constantinople, poste restante, par le bateau du 21. Il faut écrire trois jours avant.

*

* *

Le *Léonidas* d'après les lettres de Gautier et le récit de son voyage fit escale à Malte, à Syra, au Pirée et à Smyrne.

Kaye, 1972. Dans les lettres 84 à 89 on la voit arranger — principalement par l'intermédiaire de Cormenin — sa rencontre avec Gautier. Un moment, elle avait envisagé de le rejoindre à Lyon. Dans la lettre 88, envoyée de Marseille le 30 mai, on lisait : "Voici mon dernier billet. Je pars d'ici le 2 et je serai à Lyon le 3. J'irai à la poste tu seras bien aimable de m'y faire trouver un petit mot. Le 4 je serai à Paris et le 5 je t'écrirai pour te dire où je suis car je n'en sais rien. Tu pourras rester jusqu'au 9 avec moi et je pense en effet que cela vaut mieux que 48 h. à Lyon."

*Loubon (Charles-Joseph-Emile) né à Aix en 1809, mort à Marseille en 1863, peintre de paysages, élève de Granet. Il dirigea de 1845 à 1863 l'École des Beaux-Arts de Marseille.

** La pièce en question était *Ines de las Sierras*, destinée à compléter le volume des *Émaux et Camées*.

II

THÉOPHILE GAUTIER À LOUIS DE CORMENIN*

Syracuse, [mi-juin 1852]

Mon cher Louis,

*Voici une pièce pour finir le volume. Je suis à Syra, je me porte bien et je regrette de ne pas t'avoir car c'est très beau. S'il n'y avait pas assez, j'enverrai une autre pièce commencée, de Smyrne. Baise Maxime pour moi et dis mille choses à Frédéric.***

Théophile

*

* *

Le *Journal de Constantinople* du 24 juin 1852 annonçait en ces termes l'arrivée de Théophile : « M. Théophile Gautier, l'un des plus charmants écrivains de Paris, le spirituel rédacteur de la critique théâtrale du journal *La Presse*, est arrivé à Constantinople par le bateau à vapeur français le *Léonidas* », et la même feuille, en signalant par ailleurs que le bateau était entré dans le port le 22 juin, commandé par le capitaine de Valence précisait qu'il avait aussi amené les artistes Joubin, Dupont, Rendelman et les professeurs Garnier et Cuzon (pour de Curzon)

Ce Garnier n'était autre que Charles Garnier, architecte de l'Opéra, qui était peut-être resté en escale à Athènes, comme le laisserait supposer l'adresse de ce billet de Gautier :

*S.L. ; C 486, f° 141, copie avec la mention « l'autographe chez M. Roger de Cormenin. »

**Maxime Du Camp et Frédéric Fovard (voir n. 50).

THÉOPHILE GAUTIER À CHARLES GARNIER*

A M. Charles Garnier
à Athènes

[Constantinople, 23 juin 1852]

Mon cher ami — (permettez-moi de vous donner ce nom) — vous vous êtes sauvé du bateau hier avec une rapidité effrayante et je n'ai pu vous indiquer l'endroit où je demeurais — demandez l'Hôtel de Péra, dans Péra, à cet hôtel, demandez qu'on vous conduise chez Madame Ernesta Grisi.

Là, vous trouverez votre serviteur, installé au premier étage, à deux pas du petit champ des morts et prêt à battre l'antiffe sur les trimards constantinopolitains, avec vous et Mr de Curzon, à qui il vous prie de présenter ses civilités,

Théophile Gautier

*

* *

Voici les lettres que Gautier écrivit peu après son arrivée, tant à Louis de Cormenin qui le remplaçait à *La Presse* qu'à ses parents, habitant Montrouge.

THÉOPHILE GAUTIER À SON PÈRE**

à Monsieur Monsieur Gautier avenue de Chatillon n° 63 au
Grand Montrouge lès Paris France***

24 juin, Constantinople

Mon cher Père,

Me voici arrivé à Constantinople en bonne santé et très charmé du

*S.L. ; C 484, f° 227.

**S.L. ; C 472, f° 151.

***Ibid, f° 153, enveloppe.

spectacle merveilleux de la ville. Ne sois pas triste de me savoir si loin. Mon absence sera beaucoup moins longue que je ne le croyais d'abord, je reviendrai, je t'annonce tout de suite cette nouvelle agréable, vers le milieu d'août au plus tard à moins d'être excessivement riche il est difficile de s'engager dans les terres, car il faut pour cela des drogmans, des cuisiniers, des chevaux, des escortes et risquer de crever de chaleur ; les points principaux sont reliés entre eux par des bateaux à vapeur qui vont vite et suivent presque toujours les côtes. On s'assoit et l'on regarde avec sa lorgnette comme un panorama du Mississipi — ceci abrège beaucoup le voyage. Ainsi donc, cher père, tu me reverras bientôt — embrasse bien pour moi Lili, Zoé, Judith, Toto et Eugénie. Bien des choses à Blanc et à M. et Mme Gruan.

Ton fils,

Théophile Gautier

P.-S. Tu verras mes impressions dans les papiers, n'en demande pas davantage.

*

* *

THÉOPHILE GAUTIER À LOUIS DE CORMENIN*

Constantinople, 24 juin [1852]

Mon cher Louis,

Me voici à Constantinople. Je me suis assez ennuyé dans le voyage. Onze jours de mer, c'est long, surtout sans toi, mon fidus Achates, J'ai retrouvé à Péra une petite rue Rougemont composée d'Ernesta et du Monstre vert, très grandi, plus une servante grecque dont les cheveux pendent sur les épaules. La ville est superbe, un peu gâtée par la réforme, mais très-belle encore. Je ne pense pas rester très-longtemps, une quinzaine de jours tout en plus, et puis je reviendrai par

*S.L. ; C 486, f^{os} 142-143, copie avec la mention « l'autographe chez M. Roger de Cormenin. »

les bateaux du Lloyd autrichien avec ma petite famille. Il n'y a pas de statues, ni de tableaux dans les villes orientales ; c'est une décoration à regarder. Quant aux habitants, une fois qu'on a vu leur costume, c'est fini. Ils parlent des argots impénétrables. Il n'y a donc que des observations visuelles à faire, et tu sais ce que mon lorgnon avale d'objets à l'heure. Ensuite le voyage est très cher, et je n'ai pas assez d'argent pour m'enfoncer dans les terres avec drogman, cuisinier et cavalerie. Il faut donc que je me contente des points que touchent les bateaux à vapeur ; c'est assez pour remporter un mirage du pays. Je serai probablement à Paris à la fin de juillet ou au commencement d'août ; je reviendrai piocher pour la Revue et Maxime [Du Camp] sera content. Je méritais vraiment cette vacance après le Salon ; et puis, à parler franc, je ne sais plus si les voyages m'amuse. Je t'avoue que ce doute m'inquiète terriblement sur mon avenir. Je verrai Athènes, Nauplie, Corinthe, etc, et je reviendrai par Trieste. Tu dois avoir déjà reçu une lettre de moi, et même deux ; l'une contenant des vers, datée (de Syra).* J'ai aussi écrit à la Signora, dont je recevrai une épître le 2 juillet par le bateau du 21 juin. Sans toi, sans Maxime, sans la M.[attei] je sens que rien ne m'amuse véritablement. La contemplation solitaire m'accable. J'ai mis mon cœur en plusieurs morceaux qui me tirent de tous côtés. Ici, j'ai un lobe de ce cœur mais l'autre ! Enfin, on n'est pas parfait.

Comment te trouves-tu de tes fonctions de journaliste ? Écris-moi poste restante à Athènes, car c'est la première ville où je passerai. A toi de cœur et mille amitiés à Saint-Victor, à qui j'écrirai, en style amical et métaphorique, lorsque j'aurai la tête moins étourdie de ce remue-ménage nouveau.

Théophile Gautier

*

* *

Mais le séjour de Gautier devait se prolonger plus longtemps qu'il ne l'avait annoncé dans ses premières lettres.

* Voir ci-dessus le billet envoyé de Syra.

THÉOPHILE GAUTIER À SON PÈRE*

*Monsieur Monsieur Gautier route de Chatillon n° 63 près
Montrouge Lès Paris. France***

[Constantinople] 5 juillet 1852
(cachet de la poste)

Mon cher Père,

Je te remercie de ton exactitude. Ta bonne lettre m'est arrivée avec grâce et ponctualité, rien ne fait plus de plaisir, à l'étranger, qu'un papier paternel, il semble toujours parce qu'on a fait beaucoup de chemin qu'il doit être arrivé beaucoup de choses à Paris. Tu ne vas pas mal puisque tu engraisse, mais que cela ne te fasse pas négliger ton rhume et cesser tes précautions, songe : pour l'honneur et l'agrément de ta race il faut que tu atteignes l'âge du vieux cognac, c'est-à-dire 105 ans — pour le moins — Ne vous ennuyez pas attendu que Constantinople n'est pas beaucoup plus loin que Montrouge, la terre est décidément très petite, ce n'est qu'une forte orange. Je ne te fais pas de description, tu liras cela dans La Presse. Je te dirai que je suis reçu ici à merveille et même avec un empressement gênant. Je ne sais plus où donner de la tête et il faudrait me fendre en plusieurs morceaux pour contenter tout le monde. L'incognito ne m'est plus possible et il faudra désormais que je voyage avec un nez de carton. Le boulevard de Gand se continue jusqu'en Asie et je n'ai pas plutôt mis le pied sur un quai que je m'entends saluer par mon nom. Mille amitiés à tous nos amis mâles et surtout femelles. Embrasse Zoé, Lili, Toto et toute la sacrée séquelle,

A toi,

Théophile Gautier

Écris-moi encore une fois à Constantinople, après nous verrons. Je me porte comme un Pont-Neuf restauré.

*

* *

*S.L. ; C 472, f^{os} 154, 154 bis, 155.

**Ibid, f^o 156, enveloppe.

THÉOPHILE GAUTIER À LOUIS DE CORMENIN*

Constantinople, 5 juillet 1852

Mon cher Louis,

Je te remercie de la promptitude que tu as mise à m'écrire ; cela est beau pour un paresseux, et je t'en sais beaucoup de gré. Je t'approuve de n'avoir pas fait de boniment à mon endroit ; c'est inutile et ridicule. Ton feuilleton est bien dans ta manière, continue. Je t'autorise à recevoir les lettres et à les ouvrir ; brûle les choses insignifiantes et garde les autres.

Je suis en course du matin au soir dans cette grande villace de Constantinople, où il faut faire des lieues pour le moindre minaret. C'est très fatigant, d'autant que les Européens ne peuvent loger qu'à Péra, qui est aussi loin de la ville turque que la Madeleine de la Bastille. J'ai trouvé dans Oscar Marinitsch, l'ami de Maxime, le guide le plus intelligent, le plus actif et le plus agréable possible. Il jaspine quatre ou cinq argots dans la perfection ; d'abord le turc, puis le grec, l'italien, l'anglais, l'allemand et le français comme un Parisien. Je galope sur ses talons et fais des trottés à faire maroler un facteur. Demain je commencerai mes écritures ; j'en enverrai un paquet le 15 afin qu'on me renvoie des picajons, dont on en dépense pas mal ici, n'en déplaie à Gérard. Tu ne t'attends pas à ce que je t'écrive des impressions de voyage ; mais je te dirai cependant que j'ai vu sur le bateau à vapeur un téton de femme turque qu'elle fourrait dans la gueule d'un moutard hurlant pour le faire taire. [...] C'est toujours cela. J'ai visité les principales villas semées le long du Bosphore, qui a beaucoup de rapports avec la Tamise. Crois-en ton ami, qui est la vérité même, Constantinople ressemble beaucoup à Londres et n'a rien d'Oriental. Smyrne est beaucoup plus caractéristique ; cependant avec ce mélange Turco-Européen on peut faire quelque chose de drôle.

Adieu, cher, prends le vaudeville en patience et songe que je reviendrai bientôt ; va voir la Signora et dis-lui comme je l'aime et que rien ne remplacera la Société du doigth dans l'œil au Campo San Mosé sans vous deux, il n'y a plus de pays pour moi. Monstre vert se porte bien, elle est insupportable, méchante comme une gale et jolie comme

*S.L. ; C 486, f^{os} 144-145, copie avec la mention "l'autographe chez M. Roger de Cormenin."

un cœur. En ce moment elle est jalouse de moi parce que sa mère me parle, et cherche les moyens de m'assassiner ; voilà. Présente mes respects à Madame Émile de Girardin, si tu la vois, et dis-lui que je suis décidément le dernier des Turcs.

A toi de cœur,

Théophile Gautier

Écris-moi encore une fois à Constantinople ; je te dirai plus tard où il faudra adresser ta littérature. Mille amitiés à Maxime, Prévault, Turgan, Frédéric, Saint-Victor et la Sacrée bande. Souhaite aussi le bonjour à Louise.*

*

* *

Le 8 juillet Cormenin adressait à Gautier une lettre qui contenait de fâcheuses nouvelles, on y lisait en particulier :

LOUIS DE CORMENIN À THÉOPHILE GAUTIER**

Paris, mardi 8 juillet 1852.

[...] Saint-Victor va bien et est toujours un garçon charmant, battu régulièrement froid par tout le monde. Nous allons au théâtre ensemble et avons d'ailleurs de longues et charmantes bavettes de confrères. Il a pour toi une affection, une déférence et un culte rares [...]

La Signora va bien, nous irons vraisemblablement demain à *Ulysse**** ensemble [...]

Chez Didier où je suis passé j'ai appris que les *Émaux et Camées* paraîtront la semaine prochaine nous pousserons ferme à la vente. *Caprices et Zigzags* vont aussi bien qu'on peut l'attendre du moment on

*Maxime Du Camp, Antoine-Auguste Prévault le sculpteur (1809-1879), Julien Turgan (voir n. 10), Frédéric Fovard (voir n. 50).

** S.L. ; C 493, f^{os} 25 bis et 26.

*** *Ulysse* de Ponsard, dont la première représentation avait eu lieu le 18 juin à la Comédie française. Daniel Rouy était le caissier de *La Presse*.



en a vendu 700 exemplaire un joli chiffre — *Militona*,* paraîtra bientôt. Ici tombe une tuile le Buloz a adressé au Rouy un papier qui arrête toute émission de monnaie. Je t'en prie, veille cette affaire, j'ai prévenu Frédéric, il m'a promis de t'écrire, tu devrais prendre un arrangement avec Buloz et lui permettre de toucher un feuilleton sur trois. Enfin tu ne peux rester là-bas à vivre de l'air du tems. Je ferai signifier le transport à Dutacq par les soins de Frédéric pour que ta copie payée puisse t'être expédiée là-bas sans arrêts de la part de Buloz. Je t'avoue que cette affaire me rend très perplexe à ton égard. Il faut sans tarder prendre un arrangement. Si j'avais de l'argent, cela ne souffrirait pas de difficultés, mais tu sais ma situation. Ne pourrais-tu à défaut de *La Presse* négocier avec *Le Siècle*, ou avec un autre journal, tu m'enverrais un transport de façon que Buloz se cassât le nez et encore c'est un moyen périlleux à ce que m'a expliqué Frédéric.** Un arrangement avec lui est ce qui serait le plus clair, le plus simple et en définitif le moins coûteux. [...]

Je te l'ai souvent répété, il faudrait te jeter dans le théâtre, pas pour ton nom, mais comme marchandise. Quel malheur que tu n'aies pas la position de ton nom, de ton talent et de ton immense travail. C'est dégoûtant, parole d'honneur, quand on voit un tas de cuistres placés honorés sur le pinacle [...]

*

* *

Cette lettre se croisa avec une missive de Gautier :

*Il s'agit du volume *Un trio de romans* (comprenant *Militona*, *Jean et Jeannette*, *Arria Marcella*), Paris V. Lecou, annoncé à la *Bibliographie de la France* le 13 novembre 1852.

Frédéric Fovard était donc le conseil juridique de Gautier et de ses amis. Il devient plus tard **notaire à Paris. L'annuaire de 1860 le donne domicilié 20, rue Gaillon. Plus tard on le trouve 94, Bd. Haussmann.



THÉOPHILE GAUTIER À LOUIS DE CORMENIN*

Constantinople, [10] juillet 1852.

Mon cher,

Vous êtes des canailles ; je n'ai rien reçu par le dernier courrier, de personne. La famille, l'amitié, l'amour, tout m'abandonne. Enfin, n'importe. Voici une masse de copie qui sera suivie d'autres masses. Je te l'envoie à toi parce qu'il faudrait être sûr qu'on me dépêchât de Paris, par le bateau du 1^{er}, au moins mille francs qui arriveraient à Constantinople le 15 août, avec quoi je reviendrais. Vois le Rouy ou le Girardin, et dis-leur la chose. S'ils ne veulent pas, arrange avec Le Pays. C'est bien ennuyeux de gribouiller au lieu de courir les rues qui sont drôles ; mais qu'y faire ? Constantinople est cher ; Maxime seul avait raison et trois mois d'Italie coûtent moins cher qu'un mois ici. Par le bateau du 25 tu recevras d'autre copie et aussi par la voie de Vienne ; il y a deux départs par semaine — le jeudi et le samedi — les articles vont se suivre sans intervalle.

*J'ai lu tes articles qui sont vraiment très bien ; courage ô Louis ; que la copie te soit légère ! Dis à Max, pour le flatter, qu'il a le cul rond comme une pomme et écris-moi une lettre agréable avec détails. J'ai reçu le 5 une adorable lettre de la Signora qui m'a remué intres et in cute.** Remets la lettre ci-jointe au jeune Alfred Houssaye, tout de suite, et dis-lui qu'il cesse ses écritures. Je n'ai pas encore reçu la Revue de juillet.*

*Aussitôt que j'aurai fini les sales articles d'impression nécessaires à mon retour, je gribouillerai une nouvelle intitulée Dénouement turc,*** pour la Revue, d'une vingtaine de pages, mais chouette. Et le volume de vers ?*

Dis à Saint-Victor que dimanche on baise les pieds du Sultan ; cette déférence envers l'autorité le flattera.

*S.L. ; C 486, f^{os} 146-147, copie avec la mention "l'autographe chez M. Roger de Cormenin".

** Cette lettre semble inconnue ; datant du 15/20 juin, elle aurait été écrite après le départ de Gautier.

*** Voir plus loin quelques détails sur ce projet de récit. Il s'agit de la *Revue de Paris*.

Tout à toi de cœur et mille choses aux amis,

Théophile Gautier

*

* *

Quelques jours plus tard, Gautier écrivait à son père :

THÉOPHILE GAUTIER À SON PÈRE*

*Monsieur Gautier Avenue de Chatillon n° 63 près Montrouge
Lès-Paris [France]*

*[Constantinople]** Ce 15 juillet [1852]*

Mon cher père,

Tu es un chameau. Tu ne m'as pas écrit par le bateau du 1^{er} et jusqu'au 25 je n'aurai pas de tes nouvelles. Les bateaux partent de Marseille les 1^{er}, 11 et 21 de chaque mois. Il faut écrire 3 jours d'avance au moins parce que le courrier ne part que le soir. Je me porte bien, je cours et je travaille j'envoie de la copie par ce même courrier. J'ai pioché comme un âne pour arriver à temps et j'arrive. Écris-moi encore une fois à Constantinople, dans ma prochaine je te dirai où tu dois adresser ta littérature. Excuse ce style de cuistre chez un homme qui vient de faire douze cents lignes de jolie littérature par 28 degrés de chaleur.

Je te baise vieille barbe grise ainsi que toute la famille et les jolis museaux de connaissance ; à toi

Théophile Gautier

*

* *

*S.L. ; C 472, f° 157.

**Ibid, f° 159, enveloppe.

Le 18 juillet, Cormenin adressait à Gautier une lettre* où on lisait :

Le livre des *Émaux et Camées* a paru** Saint-Victor en rendra compte lundi dans *Le Pays* et moi dans *La Presse*. Dis où tu veux que je t'adresse l'article de Saint-Victor qui sera j'imagine très flamboyant. Il s'occupe d'une nouvelle au natrum intitulée *La Momie de Cléopâtre*, ce sera d'un égyptiaque féroce.

[...] J'ai rencontré Gérard hier, il va bien, il est frais et gras et s'accommode à merveille de cette température de 35°. Voilà où notre thermomètre Chevalier en est à Paris, qui le croirait, ce n'était certes pas la peine d'aller à Constantinople....

P.S. Gérard m'assure que le féroce Buloz s'apaisera, il en tire l'indice sur ce qu'il a demandé qu'on rendît compte de tes livres dans la *Revue des Deux Mondes*. Le volume de *Militona* va bientôt paraître.*** *Émaux et Camées* sont partout annoncés.

*

* *

La lettre de Cormenin du 8 juillet, reçue le 24 ou le 25, troubla assez Gautier pour provoquer une erreur significative dans la date de sa réponse :

THÉOPHILE GAUTIER À LOUIS DE CORMENIN****

25 juin (sic)
[25 juillet 1852]

Mon cher Louis,

Je te remercie de ta bonne et charmante lettre quoiqu'elle contienne

*S.L. ; C 493, f° 27.

** *Émaux et Camées* fut annoncé à la *Bibliographie de la France* le 17 juillet 1852, sous le numéro 4081.

*** Voir note 49.

**** S.L. ; C 486, f°s 148-149, copie en grande partie imprimée, avec la mention "l'autographe chez M. Roger de Cormenin." Figure dans le livre de Bergerat pp. 292-294.

de mauvaises nouvelles ; mais je n'ai pas plus tôt relevé ma maison d'un côté qu'elle s'écroule de l'autre. Enfin, tout cela finira, il faut l'espérer. Tu as dû recevoir deux feuillets d'impressions de voyage, en voici deux autres. Le bateau du 5 en emportera six autres. Porte-les à Saint-Victor pour qu'il arrange la chose avec Dutacq, puisque le borgne Buloz intercepte La Presse. Il faut seulement qu'il garde ma copie sans la faire paraître jusqu'à ce que je sois revenu et qu'il m'envoie l'argent de façon à ce qu'il m'arrive à Constantinople le 31 août. J'ai de quoi vivre abondamment jusque là, mais il ne faut pas me laisser pourrir dans des pays étrangers. Il faut quinze jours pleins pour qu'une lettre arrive de Constantinople à Paris et réciproquement. Mon affaire est ainsi divisée sous le titre général de Promenade d'été. De Paris à Constantinople.- Malte, Syra, Smyrne, La Troade, Les Dardanelles, 5 feuillets ; Constantinople, 10 feuillets ; le Bosphore comprenant les villages et les îles des environs, 5 feuillets ; en tout vingt, que j'enverrai cinq par cinq à chaque départ, c'est-à-dire tous les dix jours. M'étant payé d'avance l'on n'aura rien à voir là-dessus.

Il me faut quinze cents francs pour revenir, ainsi arrange cela secrètement ; quand je serai à Paris je trouverai moyen d'emprunter la somme nécessaire pour éteindre Buloz. Quant à Lelorieux, l'on est convenu de lui donner vingt-cinq francs par mois ; prélève cette somme sur les cents francs que tu donnes à Louise ; il lui restera soixante-quinze francs ; c'est assez. La signora ne m'a écrit qu'une seule fois. C'est peu pour quelqu'un que j'aime tant et qui n'a pas de copie à faire. Mes parents ne m'ont pas écrit, ni Maxime non plus ; toi seul m'es fidèle dans la nature entière. Quel triste voyage ! D'abord la signora n'est pas venue et elle reste à Paris, où j'aurais pu la voir. Ensuite, j'ai commencé à être malade en arrivant ; puis c'est le tour d'Ernesta qui est au lit depuis une douzaine de jours et se lève aujourd'hui pour la première fois. Pour achever l'on veut me couper les vivres. C'est dégoûtant, tu as bien dit le mot. Tu serais bien gentil de m'envoyer deux ou trois de mes volumes de vers par le prochain courrier. Il faut que l'on m'envoie l'argent par le bateau qui part de Marseille le 21 août : il m'arrivera le 5 septembre, et je partirai immédiatement pour la France. Tu vois que c'est grave. Mon troisième envoi de copie arrivera à Paris le 18 ou le 19. Le quatrième envoi partant le 15 de Constantinople [arrivera] le 31 août à Paris. Je joins à ceci un reçu de 1.500 francs. Arrangez tout cela avec Saint-Victor, que j'aime de tout mon cœur ainsi que toi. Tes feuillets

pétillent d'esprit.

*Pourquoi le nom d'Houssaye n'est-il plus sur la Revue, comme fondateur propriétaire ?**

Tout à toi

Théophile

Les compliments d'Ernesta et les miens à toi et à tous nos amis.

*

* *

A la lettre était joint le reçu ci-après :

Reçu de M. Dutacq la somme de quinze cents francs à valoir sur un ouvrage intitulé : Promenades d'été, voyage à Constantinople

Théophile Gautier

le 25 juin (sic) 1852

*

* *

*Le seul volume de la *Revue de Paris* de cette époque qui ne porte pas le nom d'Arsène Houssaye comme fondateur est celui du 1^{er} juillet 1852 et comme l'a indiqué Lovenjoul, ceci confirme que la lettre est du 1^{er} juillet.

LOUIS DE CORMENIN À THÉOPHILE GAUTIER*

jeudi 29 juillet 1852

Mon cher Théo

Je t'écris à la hâte et sur le seuil du départ même.

Tes affaires sont terriblement embrouillées. J'ai reçu ta lettre hier dans la journée. Saint-Victor n'a pu soutirer du *Pays* les mille francs que tu demandais ils t'on fait une avance de 700 F. à *La Presse*, ils sont assez chiens et pas moyen, enfin je me les suis fait prêter avec la solennelle promesse qu'à ton retour tu me les rendrais, je t'envoie donc les mille francs sous cette expresse condition. Girardin m'a promis d'arranger l'affaire de l'opposition Buloz [...]

J'ai reçu deux feuillets *Départ* et *Malte* et je pense avoir les autres bientôt. Tâches de te contenter de tes mille francs car la douille est très rare. Gérard va bien.

Saint-Victor a fait un article sur *Émaux et Camées* [...] dans le *Pays* du lundi 26 courant. [...]

Écris-nous toujours, tes lettres sont promenées par la ville et chacun s'informe de toi.

*

* *

THÉOPHILE GAUTIER À LOUIS DE CORMENIN**

Constantinople, le 31 juillet 1852.

Cher Louis,

Voilà encore de la copie. C'est un tout complet : Je commence

*S.L. ; C 493, f° 29.

**S.L. ; C 486, f° 150, copie avec la mention « l'autographe chez M. Louis de Cormenin. » (Mis sans doute pour Roger de Cormenin).

Constantinople même. Fourre ces choses à Dutacq, puisqu'il y a opposition à La Presse, et dis-lui qu'il les tienne en portefeuille jusqu'à ce que j'arrive. Aie soin de faire envoyer la monnaie par un bon sur la poste, bureau restant, à M. Théophile Gautier, sans quoi je reste en plan. Dis à la Signora, si elle est encore à Paris, que c'est une ingrante, je lui ai écrit de tous les points de l'horizon et je n'ai reçu qu'une lettre, très belle à la vérité, mais unique.* Je ne lui demande qu'un mot et elle sait bien quel est ce mot. A toi, mille choses aux amis,

Théophile Gautier

P.S. Je m'ennuie cordialement.

*

* *

THÉOPHILE GAUTIER À PAUL DE SAINT-VICTOR**

devise du cachet :

Vivere memento

Constantinople, ce 4 août 1852

Mon cher ami,

J'ai régulièrement de vos nouvelles par Louis de Cormenin qui n'écrit pas une lettre à Constantinople sans y mettre quelques lignes à votre endroit, sachant l'affection que je vous porte et le plaisir qu'il me fera.

Je vous ai découvert deux violents admirateurs byzantins qui ne jurent que par l'Ange de Fiesole et vous encadreraient volontiers d'un nimbe d'or trilobé d'outremer.***

*Voir la n. 52.

**S.L. ; C 489, f° 140. Lettre reproduite pp. 70 à 72 de l'ouvrage d'Alidor Delzant : *Paul de Saint-Victor* (1886). Par suite d'une erreur de lecture elle y est datée du 4 avril. S. Rocheblave, dans "Paul de Saint-Victor et ses correspondants" (*Mercure de France*, 1^{er} juin 1933) en a donné un passage qui manquait dans le livre de Delzant.

*** Allusion à l'article de Saint-Victor sur Fra Giovanni de Fiesole (Beato Angelico) réimprimé en 1864 dans *Les Dieux et les demi-dieux de la peinture*.

*Cormenin m'a dit que vous vous occupiez d'une nouvelle au natrum, aussi bitumineuse que si vous étiez un paraschite inciseur de cadavres. C'est bien ; embaumez la momie de Cléopâtre de plus de myrrhe, de cinname et de benjoin que n'en contient le Sar Hasirim. Les montagnes d'aromates de votre style oriental conserveront, quelques mille ans de plus, le corps divin de la belle reine dont j'ai été amoureux. Mais il ne faut pas négliger, pour cela, Lady Hamilton, Orcagna, Ali-Pacha, ni surtout l'histoire de la juive que vous m'avez contée sur le bienheureux boulevard de Gand, œil et nombril de la terre. J'étudie ici, pour vous spécialement, tous les salamelecs que l'on fait au padischach, et vous aurez une litanie de prostrations, d'adorations à ne rien laisser à désirer à un Dieu ou à un pape. Votre goût pour l'autorité sera satisfait, ô pompeux Saint-Victor, par la description du Courbam-Baïram. Cette humiliation de l'homme devant l'homme réjouira votre esprit aristocratique.**

Louis me marque que vous allez enchâsser Émaux et Camées dans l'or de vos louanges. La monture vaudra, cette fois, mieux que le bijou.

J'ai besoin de cette haute consolation intellectuelle pour oublier les misères que l'infâme Buloz tâche de me faire,

Je veux fumer encore quelques cigares devant Torton et jouir de votre conversation plus étincelante que tous les feux d'artifices du Ramazan et de votre amitié plus suave que toutes les essences du bazar d'Égypte.

Tout à vous de cœur

Théophile Gautier

*

* *

*Voir le chapitre XXI de *Constantinople*, "le Beïram".

L'arrivée du *Charlemagne*, l'un des premiers bateaux de guerre à propulsion par hélice, commandé par M. Rigault de Genouilly, fit sensation à Constantinople à la fin du mois de juillet 1852. L'ambassadeur Lavalette était à bord. Le 4 août, Théophile écrivait à son père :

THÉOPHILE GAUTIER À SON PÈRE*

*A Monsieur M. Gautier route de Chatillon n° 63 près Montrouge
Lès Paris***

Constantinople, le 4 août 1852.

Mon cher Père,

J'ai reçu avec une joie vive ta lettre du 18 juillet, je commençais à être inquiet, bien que je pensasse que tu avais écrit à Athènes. J'ai été retenu ici par l'arrivée triomphante du Charlemagne apportant Lavalette, Giraud et des gens de connaissance. Quoiqu'il ne fasse pas aussi chaud ici qu'à Paris on m'a dissuadé d'aller en Grèce maintenant car j'y rôtirais ; je travaille donc ici paisiblement à mon livre sur Constantinople qui sera, je crois, assez drôle et je reviendrai vers la fin de septembre quand les chaleurs seront un peu apaisées. Quoiqu'il y ait ici deux cent mille chiens, vivant dans la rue on ne cite pas un seul cas de rage. Il paraît que l'esclavage rend le chien enragé comme l'homme.

Les journaux de Paris sont pleins d'histoires lamentables sur ce sujet.

J'ai été bien touché de voir le souvenir de Judith en grosses lettres dans la tienne (Style économique dans le goût Scribe) sa maman aussi a été très contente et embrasse de tout cœur la jeune écrivaine ; on lui rapportera quelque haillon à paillettes de Constantinople. Embrasse Zoé et Lili et toute la Bande en commençant par Toto et suivant par les museaux féminins.

Tout à toi de cœur, et à bientôt ; écris à Athènes ta prochaine où je la prendrai en passant.

[non signée]

*S.L. ; C 472, f^{os} 160, 160bis, 161.

**Ibid, f^o 162, enveloppe. A propos du séjour du *Charlemagne*, voir dans nos *Etudes et Recherches sur Gautier prosateur* (Nizet, 1981) pp. 80 et 95.

Le 13 juillet, rendant compte dans *La Presse* des *Gâtés champêtres*, Cormenin avait écrit : "Nous sommes très libre vis-à-vis de M. Janin, et cette liberté nous permettra d'être juste. Depuis longtemps nous suivons un maître plus aimé et plus près de notre cœur notre cher et illustre Théophile Gautier. Plaise à Dieu que ce petit mot de fidélité respectueuse et d'amitié tendre aille le saluer de notre part, sur les rives lumineuses du Bosphore où l'a poussé la nostalgie du soleil." Gautier fut sensible à cette marque d'amitié, et le 4 août également, remercia par une belle lettre :

THÉOPHILE GAUTIER À LOUIS DE CORMENIN*

Constantinople, ce 4 août [1852]

Mon cher Louis,

Je te remercie cordialement et du fond de l'âme de l'affectueuse poignée de main que tu me donnes au-dessus des mers dans ton feuilleton. Ce bon souvenir m'a été particulièrement sensible. Tu es mon vrai frère et tu m'aimes, toi qui me vois dans cette dure bataille de la vie et qui sais combien cache de dévouement ma froideur apparente et cette indifférence hautaine qui n'a jamais daigné se plaindre. Aucune amertume ne m'a été épargnée et chacun me fait tout le mal qu'il peut, car nul ne me pardonne ma supériorité tranquille. Ils savent bien qu'ils vont s'enfoncer bientôt dans la fange et l'oubli, leur élément naturel, tandis que je vivrai et que je voltigerai sur la bouche des hommes. Puisse le Buloz de borgne devenir aveugle, de sourdeau sourd, d'obtus ladre, d'imbécile idiot, afin qu'il soit emprisonné dans lui-même (Quel carcere duro) et toujours face à face avec sa sale individualité !

*Tes feuilletons sont charmants, le morceau sur la Pepita Oliva danse une merveilleuse cachucha de style.** Continue. Si tu rencontres ce brave Gérard, que j'aime de tout mon cœur, embrasse-le. Fais-en autant d'Alice Ozy et autres femelles chéries que tu rencontreras par les rues et par les coulisses. Dis du bien de la Wertheimber*** et donne une poignée de main au Maxime, terrible mais rasé.*

*S.L. ; C 486, f^{os} 151-152, copie avec la mention "l'autographe chez M. Roger de Cormenin".

** Ce passage, très joli en effet, est dans le feuilleton de Cormenin publié le 13 juillet dans *La Presse*.

*** Wertheimber (Palmyre), cette cantatrice israélite, née vers 1834, avait débuté à l'Opéra-Comique le 12 avril 1852 dans *Galatée*.

Tout à toi,

Théophile Gautier

Tu dois maintenant avoir reçu des masses de copies. Arrange avec Saint-Victor la chose pour que je puisse lever l'ancre. Je lui ai écrit à ce sujet.

*
* *

Le 9 août, Cormenin écrivait :

"... Je t'ai par le bateau de Marseille du 1^{er} courant envoyé 1.000 francs à Constantinople [...] Tu as dû recevoir avec l'argent un feuillet pyrotechnique de Saint-Victor sur *Émaux et Camées*. J'en ferai un cette semaine dans *La Presse* mais en Variétés [...] Si Houssaye n'a pas signé le dernier numéro, c'est parce que l'article de Jourdan échignait l'Ulysse de Ponsard, et qu'il a voulu dégager et mettre à couvert sa responsabilité de directeur de la Comédie française.* [...] La mort tape les artistes, Feuchères, le comte d'Orsay et Tony Johannot.** Il a paru un livre de Proudhon *La Révolution sociale*,*** dont *La Presse* a donné de forts extraits et le livre de Hugo *Le Crime du 2 décembre*,**** assez poussé dont j'ai lu actuellement une quarantaine de pages. Voici ce que j'ai reçu

*S. L. ; C 493, f° 30.

** Nerval sous le nom de Bachaumont, dans une chronique du *Mercure de France* du 8 août 1852, que nous avons recueillie dans le volume de *Variétés et fantaisies* (t. VIII des *Œuvres complètes*, Minard éd., texte 27) mentionne les mêmes disparitions. Alfred-Guillaume Gabriel, comte d'Orsay, le célèbre dandy, né en 1808 était mort dans la nuit du 3 au 4 août ; Antoine Johannot le dessinateur, né à Offenbach, duché de Bade était mort à l'âge de quarante-neuf ans, le 5 août — enfin le sculpteur Jean-Jacques Feuchère, né en 1807 disparut également au début du mois d'août 1852. (Sur les relations de ce dernier avec Balzac, voir le tome V de la *Correspondance de Balzac*, éd. R. Pierrot).

*** Pierre-Joseph Proudhon était sorti de prison le 4 juin 1852. Publiant en juillet la *Révolution sociale démontrée par le coup d'État*, il y plaçait le Prince-Président devant le choix entre l'anarchie et le césarisme et l'exhortait à devenir le chef du mouvement révolutionnaire.

**** Cormenin se réfère probablement à *Napoléon le Petit*, écrit par Hugo du 12 juin au 14 juillet, lancé le 5 août, jour de son arrivée à Jersey.

de toi : quatre feuillets en deux envois. Quand j'en aurai cinq, je les donnerai au Girardin et je te renverrai les cinq cents francs pour ce aboulés. Ménage ton argent, la monnaie est d'une introuvable rareté. [Mattei] est à Londres, je l'attends ces jours-ci [...].

En P.S. : je te mets sous pli un brin de clématite cueilli sur la tombe de Balzac.

*

* *

Pour gagner l'argent nécessaire au paiement de son voyage de retour, Gautier s'était mis courageusement au travail, mais sans joie.

A son père, il ne disait rien de ses préoccupations, gardant toujours à l'égard de l'auteur de ses jours le même ton enjoué :

THÉOPHILE GAUTIER À SON PÈRE*

*Monsieur Monsieur Gautier avenue de Chatillon n° 63 près Montrouge
Lès-Paris France***

Constantinople, ce 16 [août] 1852.

Mon cher Père,

Cette lettre sera probablement la dernière que tu recevras de moi. Je pars dans cinq ou six jours et serai à Paris vers le 15 ou 20 septembre, s'il y avait quelques jours de plus n'aie aucune inquiétude les paquebots ne coïncident pas toujours mais j'arrive plein de choses nouvelles que je vais dégueuler en copies variées çà et là — je me porte bien et je vais reparaître hâlé et noir comme un crapaud mais qu'importe. N'es-tu pas nègre ? et n'ai-je pas le droit d'être mulâtre. Pardonne à ce bout de papier mais tu sais que le papier blanc me fait trouver mal. Embrasse la famille et les amis et soigne-toi bien jusqu'à mon retour très prochain, je te remercie de l'exactitude avec laquelle tu m'as écrit.

*S.L. ; C 472, f°s 163 et 163 bis.

**Ibid, f° 165, enveloppe.

A toi, ton fils.

Théophile Gautier

*

* *

L'article annoncé de Paul de Saint-Victor parut dans *Le Pays* le 26 juillet. Il se terminait ainsi : « Le grand poète n'assistera pas au premier triomphe de son œuvre ; il voyage en ce moment en Orient ; il fait son pèlerinage au Parthénon, sa Mecque à lui. Quels trésors d'observation et de poésie il va rapporter de cette excursion lointaine ! Le navire d'Hiram rapportant à Salomon les cèdres du Liban, la pourpre de Sidon et les perles d'Ophyr pour décorer son temple n'était pas plus riche que ne le sera le vaisseau qui rapportera en France cette cargaison de couleurs et de pierreries idéales. » En le remerciant, Gautier lui écrit : « Jamais plus doux parfum ne fut brûlé dans plus riche cassolette sous un nez de lettres. » La lettre de Gautier dont nous citons cette phrase manque à la collection Lovenjoul,* elle s'était sans doute croisée avec une missive de Paul de Saint-Victor datée du 19 août :

PAUL DE SAINT-VICTOR À THÉOPHILE GAUTIER**

Paris, 19 août 1852

Mon cher Maître,

J'ai été touché jusqu'au fond du cœur de votre bienveillant souvenir. L'amitié dont vous m'honorez est le charme et l'orgueil de ma vie. Je vous la rends, croyez-le bien, en un sentiment mêlé de respect, de dévouement et de reconnaissance qu'il me serait bien doux de pouvoir vous prouver un jour. Vous trôniez en maître dans mon esprit dès ma première jeunesse, vous êtes depuis descendu en ami dans mon cœur ; l'un et l'autre sont à vous, tout à vous. Louis, vous le savez, est parvenu à mettre l'argent en question hors de la portée de ce monstre moitié tigre moitié cochon qui vous persécute. Vos premières lettres lui mandaient de porter la copie à *La Presse*. La négociation ayant réussi, la démarche que

*Vente Paul de Saint-Victor, 15 novembre 1933, n° 63, catalogue Andrieux.

**S.L. ; C 499, f°s 349, 349 bis, 350.

vous me demandiez n'est plus à faire. Vous avez dû recevoir à l'heure qu'il est la somme que vous désirez.

J'ai prié Louis de vous adresser en même temps un exemplaire de mon article sur *Émaux et Camées*. Je l'ai écrit avec une verve enthousiaste, le feu de la pentecôte dans le corps. Lisez-le avec indulgence, et voyez-y surtout l'émotion sincère d'une admiration passionnée.

Louis et moi vous attendons avec nostalgie. Vous faites partie de notre vie de cœur et d'intelligence, elle languit quand vous n'êtes plus là. Revenez-nous bien vite, et rapportez-nous l'Orient. Il ne saurait être plus beau que celui que vous avez deviné et peint tant de fois.

Je reçois votre lettre une heure seulement avant la dernière poste pour Constantinople, le temps me presse. Adieu donc, mon cher Maître. Je vais compter les jours. Croyez à ma respectueuse affection et à mon dévouement absolu.

Paul de Saint-Victor

*

* *

Cependant Cormenin réglait de son mieux les affaires d'argent ; il écrivait le 18 août :*

Tu sais combien l'argent est difficile à trouver je me suis beaucoup remué et voici 500 F encore qui réunis aux mille qu'on m'a prêté pour toi et que tu as dû recevoir par le courrier arrivant le 12 à Constantinople, forment le total demandé de quinze cents francs. J'ai reçu une opposition directe de Buloz, Rouy ne voulait pas me lâcher la somme avec l'ordinaire avidité des caissiers, mais comme je m'étais muni d'un mot impératif, force lui a été de me livrer à son grand regret les espèces. J'ai mieux aimé m'adresser à la *Presse*, plutôt que de négocier avec le *Pays* tes créanciers, et cette translation de copie aurait déplu à Girardin qu'il faut ménager. Tu as dû trouver le 12 le feuilleton de St Victor que je regarde

*S.L. ; C 493, f° 31.

comme très beau et que l'on considère comme exagéré, les brutes ! [...]

Roqueplan a repris *Giselle** qu'on a joué une fois et je pense qu'on le jouera peut-être une dizaine de fois, cela fera quelque argent, mais il est probable que Buloz mettra la main dessus. N'importe comme tu ne t'attendais pas à cette rentrée cela allégera d'autant ta dette vis-à-vis de lui [...] J'avais écrit à Didier qu'il t'expédiât des *Émaux et Camées* [...]. Tu recevras les livres par ce courrier [...]

Nous t'attendons vers la fin de septembre [...] *Lorély* de Gérard a paru, contenant des souvenirs d'Allemagne et *Léo Burckart*.

*
* *

L'enveloppe chargée annoncée, nous le verrons, n'arriva à destination qu'après le départ de Gautier et le rejoignit à Venise. Voici la réponse de Gautier à la lettre de Cormenin du 9 août :

THÉOPHILE GAUTIER A LOUIS DE CORMENIN**

[Constantinople, fin août 1852.]

Mon cher Louis,

Je te remercie ex imo corde du billet de mille que tu m'as envoyé, car tu as fait là pour moi une chose que tu ne ferais pas pour toi. N'aie aucune inquiétude sur le remboursement, j'arrive aussi vite que la vapeur pourra me porter, après quelques jours d'arrêt indispensables à Athènes pour la copie. Je suis dans cette disposition d'esprit inquiète et fatiguée de toutes sortes de chagrins et de contrariétés qui fait qu'on ne prend intérêt à rien ; je regarde par devoir, mais sans plaisir. L'idée de savoir la Signora à Paris, la maladie d'Ernesta, les machinations du Buloz, tout

*Cormenin rendit compte de cette reprise de *Giselle* dans le feuilleton de *La Presse* du 18 août. *Lorély* de Nerval dont il parle plus loin ne sera annoncé à la *Bibliographie de la France* que le 21 août.

**S.L. ; C 486, f^{os} 153-154, copie avec la mention "l'autographe chez M. Roger de Cormenin".

cela m'attriste malgré ma force d'âme, et il m'a fallu, le nectar, l'ambrosie, le nepenthès que le Saint-Victor m'a servi dans une coupe de diamant pour me faire oublier toutes ces mélancolies et ces misères. En outre le climat est accablant, la nourriture infâme et la ville impraticable autrement qu'à pied. Voilà la situation au vrai. Remercie le Saint-Victor ; embrasse-le ou fais-le embrasser par quelqu'un de très joli et d'un sexe différent pour lui prouver ma reconnaissance.

Dis à Frédéric que j'ai lu et médité sa lettre très attentivement et que nous causerons de cela très à fond quand je reviendrai, c'est-à-dire du 15 au 20 septembre. Dis à la Signora qu'elle m'attende à Paris quelques jours en revenant de son voyage du Rhin. Je meurs d'ennui et de chagrin de ne pas la voir.

Tout à toi de cœur, et mille amitiés à tous mes féaux et à Turgan spécialement.

Théophile Gautier

III

Théophile Gautier ne quitta Constantinople que le 28 août.

THÉOPHILE GAUTIER À LOUIS DE CORMENIN*

Venise, 14 septembre 1852

Mon cher Louis,

Me voici à Venise, venant de Constantinople par Athènes, le Golfe de Lépante, Corfou et Trieste. Je loge à deux pas de ce Campo San Mosé où j'ai passé avec toi et la Signora le plus beau mois de ma vie. Cela m'a fort ému de revoir cette ville où je ne comptais certes pas revenir. Tu m'as écrit une lettre à Constantinople où tu me parlais d'un envoi de cinq cents francs sur les feuilletons arrivés, envoi qui devait

*S.L. ; C 486, f^{os} 155-156, copie avec la mention "l'autographe chez M. Roger de Cormenin".

partir le 21 août ; mais tu as écrit si vite et d'une manière si peu précise que je ne sais pas si l'envoi a été véritablement effectué. J'ai donné des ordres à Constantinople pour qu'on me fit passer cet argent à Trieste ; mais à Trieste je n'ai rien trouvé. J'ai peur que cette somme ne se perde, surtout si tu l'as envoyée en billets de banque. Si tu avais encore la somme, envoie la à Venise à l'adresse de M. Oscar Marinitsch, au Lloyd autrichien, pour remettre à M. Théophile Gautier. La chose me parviendra ainsi sûrement. Tache d'extirper les cinq cents quibus conquies, car je n'ai pas assez pour revenir, et cela serait mélancolique si je mourais dans les pays étrangers. Réponds à l'instant même, ta lettre mettra quatre jours à m'arriver chez ledit Oscar qui m'héberge, ainsi qu'Ernesta et Monstre vert.

Il me tarde, je te l'assure, de revoir la rue Rougemont, quoique ce site soit médiocre. Je suis parti de Constantinople le 28 août, et depuis j'ai toujours voyagé, sauf quatre jours d'arrêt à Athènes. Ta réponse peut m'arriver le 24. Ne perd pas un moment, et je serai à Paris le 28 septembre, aussi vite que les voitures et les chemins de fer pourront me porter. Si la Signora est à Paris, dis-lui que je l'aime avec force et constance, inaltérablement et éternellement. Si je ne lui ai pas écrit plus souvent, c'est que j'étais triste et que je ne voulais pas geindre devant elle. Mille choses affectueuses à Du Camp, à Frédéric, à Turgan, à Saint-Victor et à tous nos amis. Dis à la Présidente que je n'ai pas trouvé plus beau qu'elle et baise pour moi la patte à Bébé.

A toi de cœur et à bientôt.

Théophile Gautier

Envoie la Revue des mois d'août et septembre à l'adresse suivante : M. Oscar Marinitsch, aux soins de M. Offaccio, au Lloyd autrichien, Trieste.

*

* *

Cormenin s'inquiétait au sujet de l'argent qu'il avait envoyé et mandait à Gautier, le 20 septembre, sur papier à en-tête du *Pays* :*

Ta lettre n'a guère de précisions non plus tu ne me dis pas quel jour tu es parti de Constantinople.

Je t'ai envoyé les 500 F par une lettre chargée en date du 18 août et dont on m'a donné reçu [...] celle-là a donc dû partir de Marseille le 21 août et arriver dans les premiers jours de septembre à Constantinople où elle est assurément à cette heure.

[...] Songes que tu es parti le 28 août de Constantinople et par conséquent tu ne pouvais avoir à ton départ reçu la lettre et les 500 F qui se trouvaient alors en route !

Je viens de relire ta lettre avec soin, tu es donc parti le 28. Ainsi pas d'inquiétudes, je ne doute pas que tu ne reçoives les 500 F de Constantinople [...]

Turgan va entrer comme co-gérant au *Moniteur* et pourra de là t'aider et te faire travailler. Nous avons aussi décidé que l'on te paierait ta copie à la *Revue*. Il faut cette année que tu gagnes beaucoup d'argent, nous chercherons pour cela un tas de combinaisons fructueuses. [...] *Émaux et Camées* vont bien. On a repris deux fois *Giselle* et joué un acte de la *Péri* dernièrement. A présent, peut-être la signora partie depuis environ quinze jours, ennuyée, fatiguée, malade, doit être à Naples et de là à Rome, si aucun Capri ne l'en empêche.**

Heureux homme ! de te trouver à Venise et au cher campo San Mosé. Cela m'a délicieusement remué et troublé de te sentir là. Comme je voudrais y être avec toi...

Un mot ajouté par Saint-Victor dit "avec quelle impatience de cœur et d'esprit nous attendons tous ici votre retour".

*

* *

*S.L. ; C 493, f° 32.

** Arrivée à Naples le 16 septembre, Marie Mattei y resta un mois.

THÉOPHILE GAUTIER À LOUIS DE CORMENIN*

Venise, ce 22 [septembre] 1852

Mon cher Louis,

Sois calme. Ta lettre chargée m'a suivi fort exactement à travers mes méandres et rejoint enfin heureusement à Venise. Les cinq cents [francs] d'extraction si difficile me vont faire voler à tire-d'aile vers la France, patrie des beaux-arts et des belles manières.

Je te remercie ex imo corde de toutes les peines que tu prends pour moi. Je t'en sais un gré extrême, sachant ta pudeur et ta délicatesse enfantine dans les affaires de douille, toujours si ennuyeuses et si répugnantes. Ce que tu fais pour moi, tu ne le ferais certes pas pour toi. Mais je ne pense pas comme Roqueplan que l'ingratitude est l'indépendance du cœur. Tu me parles d'une lettre de Maxime ; je n'ai reçu qu'un mot au commencement de mon voyage, puis rien. Peut-être que la chose est arrivée à Athènes après mon passage. J'y ai trouvé un Pays (Oh! qu'il est doux d'être loué ainsi !) et une lettre de Londres de la signora à qui je vais écrire d'ici. Toutes ces choses m'ont beaucoup ennuyé et gâté un peu mon voyage. Athènes m'a transporté. A côté du Parthénon, tout semble barbare et grossier. On se sent Muscogulge, Uscoque et Mohican en face de ces marbres si purs et si radieusement sereins. La peinture moderne n'est qu'un tatouage de cannibale et la statuaire un pétrissage de magots difformes. Revenant d'Athènes, Venise m'a paru triviale et grotesquement décadente. Voilà mon impression crue. Adieu, cher Louis. Baise Maxime pour moi. Je serai à Paris dans la huitaine, sur le bienheureux boulevard de Gand, œil et nombril du monde. Je te serrerais la patte et tu me feras quatre-vingt mille questions à la minute. Regarde ma première lettre comme non avenue : l'arrivée du plâtre la rend superflue.

Tout à toi,

Théophile Gautier

*S.L. ; C 486, f^{os} 157-158, copie, texte imprimé avec la mention "l'autographe chez M. Roger de Cormenin." Dans le livre de Bergerat pp. 294-296.

*Mille choses à Saint-Victor dont je reçois la lettre. Aie la bonté de commander à Lemasquillier une redingote noire, un pantalon gris et un gilet montant boutonné droit. Je suis tellement en haillons qu'il me faudrait rester huit jours tout nu dans ma chambre pour attendre mes hardes.**

*

* *

THÉOPHILE GAUTIER À SON PÈRE**

En-tête :

O.M.

[Oscar Marinitch]

[Venise] ce 22 septembre 1852

Mon cher papa,

*Il y a longtemps que tu n'as reçu de lettres de moi et sans doute tu es un peu inquiet mais je viens de traverser la Grèce et tu te figures aisément qu'il n'y a pas beaucoup de bureaux de poste dans l'isthme de Corinthe, le golfe de Lépante et les côtes de l'Albanie. Je t'écris de Venise premier endroit civilisé jouissant de boîtes aux lettres pour t'annoncer mon retour et mon état parfait de conservation. On m'a gardé ici quelques jours et je me suis laissé faire. J'ai trouvé sur la piazza F. Boissard*** et son épouse (légitime), Armand Leleux et son épouse*

*S.L. ; C 488, f° 106, copie avec la mention : "l'autographe chez M. Oscar Marinitch Smyrne".

**S.L. ; C 472, f° 166, 166 bis, 167.

*** Boissard de Boisdénier (Joseph-Fernand), né à Châteauroux en 1813, mort à Paris en 1866. Surtout connu comme peintre mais également musicien et écrivain (?) Elève de Gros et d'Eugène Deveria, il se lia avec Gautier lorsque celui-ci était rapin. Il habitait l'Hôtel de Pimodan à la même époque que Baudelaire, qui fit chez lui la connaissance de Gautier. Son œuvre la plus connue est *Episode de la retraite de Moscou* (1835), au Musée de Rouen. Leleux (Hubert-Simon-Armand), peintre né et mort à Paris (1818-1885). Elève d'Ingres, il peignit, comme son frère Adolphe, des scènes rustiques. Sa femme, Emilie Giraud, née à Genève en 1824, morte à Paris en 1855 a peint des tableaux de genre.

(idem) de Genève échappés, quatre trognes [?] en rubis et nous avons un peu blagué alla francesa sur les vieilles dalles du trimard vénitien. Je jouis ici des derniers beaux jours il fait un temps superbe et je revois paresseusement une ville charmante que je n'ai plus à décrire l'ayant fait avec soin.

J'espère que tu t'es bien porté quoi qu'il y ait bien longtemps que je n'aie reçu de tes nouvelles. A bientôt cher auteur de mes jours. J'arriverai le trois ou le quatre octobre plus ou moins selon l'emmanchement des chemins. Je rapporte à Judith que j'embrasse de tout cœur une jolie veste turque, un bonnet grec, des pantouffles etc. Fais pour moi mille amités à ma sœur Lili et à ma sœur Zoé et dis bien des choses aux amies — j'ai manqué Eugénie à Corfou où elle était attendue par des amis ; j'aurais bien voulu la voir mais les bateaux à vapeur n'attendent pas.

À toi ton fils

Théophile Gautier

*
* *

Quelques jours plus tard, de Naples lui parvenait une réponse de Marie Mattei, qui commençait ainsi :

MARIE MATTEI À GAUTIER*

Naples, le 12 octobre [1852]

Enfin il était temps. Je me croyais non pas oubliée, cela me paraît difficile, mais je ne comprenais ce long silence que par cet ennui qui nous tue tous les deux en même temps.

Savez-vous, mon cher Gautier, que votre lettre de Venise datée du

*S.L., C 501 bis ; voir éd. citée des Lettres de M. Mattei, lettre 96.

24 septembre ne me parvient que ce matin ici 12 octobre (*sic*) avec une lettre que je vous avais laissée à Marseille, pensant que peut-être vous débarqueriez par là. Mais vous avez voulu revoir Venise, je doute fort que vous y ayez trouvé la moindre pensée riante, quand on a ce spleen et qu'on se trouve dans un très beau pays, on souffre un peu plus, voilà tout. Vous êtes, vous, à Paris depuis le 4, je me hâte de vous y envoyer de mes nouvelles...

Dans la suite d'une longue lettre, la Signora parlait de son séjour à Naples et précisait : « J'ai tant erré à Pompeia avec votre Arria Marcella que vous m'avez donné ! », faisant ainsi allusion à la nouvelle que Gautier avait publiée en mars 1852 dans la *Revue de Paris*

*

* *

THÉOPHILE GAUTIER À OSCAR MARINITSCH

à M. Oscar Marinitsch
à Venise 87

Paris, 8 octobre 1852

Mon cher Oscar, la petite colonie que tu as si gracieusement hébergée à Venise est arrivée bien portante et sans encombre à Paris, patrie des beaux-arts et des belles manières. Le gaz brille, l'asphalte fume sur les trottoirs et la civilisation va son train. Ta niche t'attend, ainsi que nous à bras ouverts.

J'ai présenté tes compliments au Maxime, qui te serre la main par mon orifice. Le monstre vert t'embrasse, Ernesta l'imitte et moi je m'abstiens de cette manifestation (qui serait pédérastique de ma part) mais je ne t'en aime pas moins, et je termine par ce Mot : arrive.

Tout à toi

Théophile Gautier

3
e
3

111

AM

111

111

111

111

111

111

112



3/1

ULB Halle
002 095 300



LES CAHIERS DU BOSPHORE
VIII

THÉOPHILE GAUTIER CONSTANTINOPLÉ

*Lettres présentées
par
Jean Richer*

ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL
1991

